

## KALUNDA

La littérature écrite par des Belges à propos du Congo, et parfois au Congo, est relativement abondante. C'est un des meilleurs témoignages à propos du passé, non pas tant peut-être parce qu'il rendrait compte des réalités de l'époque (il les déforme plus ou moins fort, pour des raisons d'abord... littéraires), mais parce qu'il a recueilli des imaginaires, des rêveries, des utopies ou des contradictions, qui sont des faits d'histoire eux aussi et qu'en général le discours (non littéraire) de l'époque cherche au contraire à ne pas dire, à nier ou même à combattre.

PAR PIERRE HALEN\*

Cette fois-ci, j'évoquerai un curieux objet littéraire : la "nouvelle congolaise" intitulée Kalunda, due à un certain Jacques Leclère et publiée "chez l'auteur" à Bruxelles en 1948. Mon exemplaire porte le numéro "198", ajouté au moyen d'un cachet, pas loin de l'achevé d'imprimer qui indique la date du 25 janvier 1948. L'auteur donne son adresse de l'époque : "7, rue de la Probité à Ixelles". L'écrivain aurait donc fait imprimer à ses frais un petit nombre d'exemplaires de son ouvrage : 250, 300 ? Davantage ?

Le fait est probablement qu'il n'était pas bien inséré dans un milieu littéraire qui l'aurait aidé à publier cet ouvrage chez un éditeur ayant pignon sur rue (et aussi à réviser son texte avant de l'imprimer). Mais des notes sont en désaccord avec ces mentions : la première est l'indication selon laquelle ce petit roman a été écrit et achevé à "Liège, [en] janvier-avril 1945", trois ans plutôt. Il est évidemment possible que Jacques Leclère ait déménagé de Liège à Bruxelles entre-temps. Mais l'intervention d'un certain "G. Leclère" en tant que signataire, à "Ixelles, le 13.12.1947",

d'une brève "Préface" laisse penser que l'adresse ixelloise est plutôt celle de "G. Leclère" que celle de Jacques, en réalité : comme c'était la règle, les "coloniaux" étaient supposés avoir pour seul domicile officiel une adresse en Belgique (une disposition qui, à elle seule, témoigne du rapport que le Royaume a voulu avoir avec un territoire qui ne pouvait être à ses yeux qu'une colonie d'exploitation). Ce "G. Leclère" est probablement le frère aîné, peut-être le père ou l'oncle de Jacques. Il est par ailleurs l'auteur d'une aquarelle reproduite en tête de ce volume et figurant le personnage de Kalunda dans la posture traditionnelle de la jeune fille porteuse d'eau.

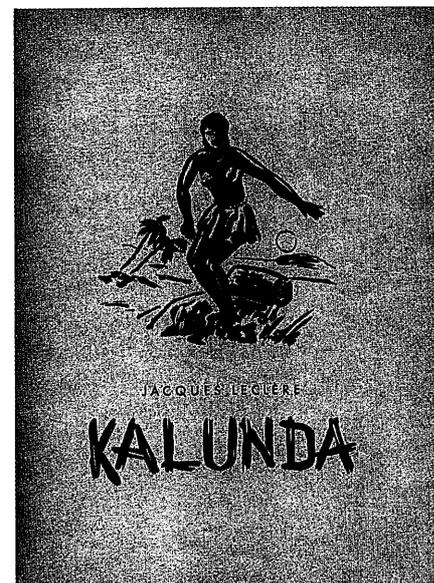
Au bas de l'aquarelle, sa signature est lisible : "Georges Leclère". Le scénario probable est que l'auteur, ayant achevé la rédaction de cette histoire à Liège au printemps de 1945, l'a laissée entre les mains de son parent bruxellois avant de repartir au Congo, à charge pour ce parent de la faire éditer, projet qui aboutit deux ans plus tard à cette impression commandée en décembre à quelque imprimeur non précisé. Un imprimeur bruxellois ? peut-être que non ; il n'est même pas à exclure que ce soit l'ouvrage d'un imprimeur au Congo, ce que pourrait illustrer une recherche consacrée au graphisme.

L'impression elle-même est d'une bonne qualité, et n'a guère vieilli en 70 ans ; en revanche, la composition du texte est l'oeuvre d'un amateur, et en tout cas n'a pas été relue très attentivement.

Que savons-nous de Jacques Leclère ? D'après la préface due à Georges, il "est né le 3 octobre 1925 à Lokandu (Centre militaire sur le fleuve Congo dans le Maniema) en Afrique centrale. Après six ans de séjour à Lokandu et trois années à Niamba (Katanga), il rentra en Belgique pour y poursuivre ses études [...]". Kalunda est donc l'oeuvre d'un jeune homme de 20 ans, sans doute encore étudiant à Liège ; vraisemblablement, il s'agit de la même personne que celle qui va bientôt publier plusieurs ouvrages à Elisabethville, à commencer par Elle, un "poème en prose" non daté, édité par l'auteur ; Glas, un recueil de contes, datant sans doute de 1951 ; Dumina ou la légende fantastique, datant de 1952 : trois ouvrages non retrouvés, et apparemment absents des bibliothèques belges.

Ce qu'il a publié en Belgique, en revanche, qu'il s'agisse de l'une ou l'autre contribution à la Revue nationale ou à la Revue coloniale belge, est plus accessible, de même qu'un recueil de contes publié à Malines en 1954 sous le titre de Likundu. Tout renseignement à propos de la vie et de l'oeuvre sera bienvenu !

Kalunda, dont le récit est assez romanesque par certains aspects, est-il une "nouvelle" comme le sous-titre l'indique ?



Évitons de réveiller ici le débat entre les théoriciens de ces deux genres. Disons simplement qu'il ne faut pas se fier à la relative brièveté de ce livre qui ne comporte que 80 pages, mais dans une police relativement petite et une mise en page relativement serrée. L'histoire, dont il va être question ci-dessous, a en tout cas l'ampleur d'un roman et pourrait tout aussi bien être rangée dans cette catégorie.

L'appellation de "nouvelle" a sans doute été préférée par l'auteur parce qu'elle illustre davantage sa recherche stylistique (et narrative) du raccourci et de l'ellipse, parfois du sous-entendu. Les faits, en tout cas, sont souvent livrés au lecteur de manière indirecte et une bonne partie

d'entre eux sont à deviner, au contraire des observations concernant la nature, lesquelles sont souvent développées en tableaux hauts en couleurs et animés. Kalunda est donc à la fois un récit poétique, présentant de nombreux passages d'un grand lyrisme descriptif, et un roman dont l'auteur a voulu suggérer plutôt que dire les aspects romanesques, alors qu'il ouvre au contraire bien grandes les vannes d'une inspiration à la fois picturale et religieuse au sens large, car ses tableaux de la nature sont mêlés à l'évocation d'un Dieu majeur pour Kalunda, le Soleil / Mungu Jua, et d'un dieu mineur, la Lune / Mwezi (inutile, bien sûr, d'y chercher le résultat d'une longue enquête ethnologique). C'est aussi un essai de "roman nègre",

un genre qui s'était développé durant l'entre-deux-guerres et qui repose sur le principe de faire voir les réalités sociales ou naturelles à partir d'un point de vue africain, ou supposément africain : le fait est que l'auteur a voulu ici un narrateur qui se situe le plus possible à l'extérieur des personnages, en particulier du "blanc", qui reste ainsi nommé de façon pour le moins impersonnelle ; en même temps, cette extériorité s'accompagne d'une proximité très étroite avec le point de vue de la protagoniste dont la sensibilité et les émotions sont en quelque sorte reconstituées pour le lecteur.

Enfin, Kalunda est aussi à sa manière un recueil de "croquis congolais" qui s'enchaînent, du fait de sa construction fragmentée.

Dédié par l'auteur "à [s]on pays natal", Kalunda pourrait en tout cas à divers titres faire partie de la littérature congolaise plutôt que de la littérature belge. Il y a cette dédicace, et l'identité générique de cette "nouvelle congolaise" ; il y a par ailleurs ce titre emprunté à l'onomastique congolaise et, plus fondamentalement encore, ce centrage de l'histoire sur un personnage congolais dans un cadre congolais, d'un Congo "profond", en outre, puisque c'est la sensibilité d'un village de la brousse qui est reconstituée.

On pourrait ajouter les effets de couleur locale qui sont suscités par les nombreux termes et expressions empruntés aux langues africaines (avec des notes en bas de page pour la traduction).

Mais, à tous ces aspects, on doit encore ajouter un enjeu central : la dimension symbolique, pour ne pas dire allégorique, même, du récit. Le sous-titre "nouvelle congolaise" pourrait bien, en effet, ne pas renvoyer au genre littéraire, mais devoir être lu au sens littéral : Kalunda est la "nouvelle Congolaise", la Congolaise nouvelle si l'on préfère, en référence au "vin nouveau" qui réclame de nouvelles outres, à peine de se dégrader.

Or, c'est avec insistance que l'auteur appuie le trait dans le tableau très négatif, archaïsant et brutal, qu'il donne de la société africaine traditionnelle, une société dont la jeune fille ne veut pas forcément



sortir, mais qu'elle veut voir transformée, conformément aux valeurs auxquelles elle aspire, à commencer par le respect des femmes.

La jeune Kalunda erre comme une âme en peine aux abords d'un village qui semble arriéré, elle-même n'ayant pas les mots pour se construire un destin propre, mais cherchant néanmoins à se faire comprendre du "blanc" et comptant sur lui. Or, celui-ci, qui est né au Congo et parle parfaitement la langue de Kalunda, qui en outre est attiré par elle, ne la comprend pas.

Pire : on devine finalement que, nouveau croco, il l'a fait enlever alors qu'elle se reposait au bord de la rivière. Il la fait ensuite amener très loin, à la ville, et il lui fait un enfant avant de l'en priver en rentrant en Métropole. D'où, à la fin du roman, ce qui ressemble plus ou moins à un suicide, ou à une mort acceptée par Kalunda en offrande au dieu solaire. (L'auteur n'explique pas, en revanche, ce qu'il adviendra de cet enfant conçu en commun dans le malentendu, et qu'un seul des deux s'est approprié).

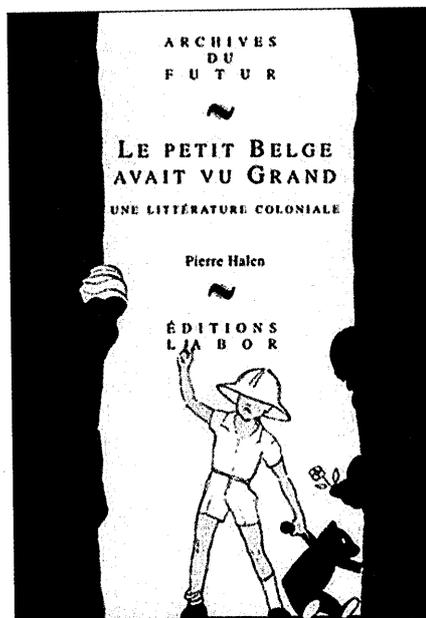
L'allégorie est de toute évidence bien sentie : la tutelle belge est perçue comme déceptive parce qu'elle ne répond pas (ici : pas assez, pas assez vite), voire parce qu'elle apparaît comme complètement sourde et aveugle au vrai désir du peuple congolais incarné par la figure allégorique de Kalunda, un désir qui est un désir d'association étroite et, dès lors, d'accélération des processus de transformation historique. Que ce soit une jeune fille nubile qui incarne cette volonté d'émancipation n'est évidemment pas dû au hasard, puisque cela relève d'une grammaire symbolique générale (la jeune fille allégorie de la nation) et en même temps d'une raison sociologique : l'éducation des jeunes filles apparaissait depuis longtemps comme l'enjeu essentiel des processus de changement social.

Que les autorités coloniales aient été, néanmoins, plutôt lentes à y consacrer les moyens nécessaires, c'est précisément ce que semble tenter de dire le jeune auteur qu'est à ce moment Jacques Leclère. Enfin, tout ceci fait mieux comprendre

le sens des descriptions négatives très appuyées que le narrateur donne des milieux coutumiers. D'après la tendance dominante dans les années 1970-80, ces visions péjoratives, ces "images du noir" comme on disait à l'époque, s'expliquaient en fonction du concept d'idéologie hérité du marxisme : ces images étaient en réalité des constructions discursives destinées à masquer des réalités économiques d'exploitation, voire de spoliation, en justifiant la domination coloniale par la "mission civilisatrice" qui n'était en réalité qu'un écran de fumée.

On trouve ce schéma d'explication hérité de Marx et d'Engels chez Lénine, ce qui est assez logique, plus tard chez Césaire, plus tard encore chez Saïd, pour ne mentionner que quelques points de repères historiques. Or, ce schéma simpliste ne fonctionne pas pour Kalunda, parce que la critique des mœurs coutumières y accompagne, voire y est au service d'une critique du régime colonial auquel il est reproché de ne pas assumer vraiment, ou en tout cas pas assez, la "mission civilisatrice".

Kalunda ne constitue peut-être pas seu-



Parmi les nombreuses publications à l'actif du prof. Halen, il en est une qui a retenu particulièrement l'attention de la rédaction, pour son caractère savoureusement historique.

Halen P., *Le petit belge avait vu grand*, 1990, Ed. Labor, toujours disponible sur Amazon broché 397 pages, 30€

lement une allégorie du Congo déçu par l'insuffisance et l'incompréhension, ensuite aussi la rapacité violente du régime belge dont l'image est reconstruite ici (il ne s'agit pas de vérité historique ou sociologique, mais d'une figure synthétique par laquelle l'imagination littéraire "pense" la réalité) : en décevant le désir de la jeune fille, ce régime belge officiel déçoit sans doute aussi le désir ambigu du jeune "blanc" qui est le personnage de la fiction et qui, semble suggérer l'auteur, ne sait pas ce qu'il rate en ne mesurant pas les qualités humaines de la jeune fille.

Mais celui qui en veut ainsi à "l'État", c'est surtout le jeune "créole", comme certains disaient à l'époque, qui achève alors ses études à Liège et qui dédie un récit ambitieux à son "pays natal" où, du reste, il va bientôt rentrer. Serait-il occupé à lui reprocher de ne pas avoir rendu possible son propre mariage avec "une fille du pays" ? ■

## Questions !

Qui pourrait nous en apprendre plus au sujet de Jacques Leclère ? Qui aurait ramené du Katanga l'une ou l'autre de ses œuvres devenues introuvables ? Appel aux bonnes volontés... et aux archives familiales.

\* P. Halen  
(né à Kalemie / Albertville  
en 1956), a été assistant à l'UCL,  
puis chercheur et enseignant à  
l'Université de Bayreuth.

Il enseigne depuis 1997 à  
l'Université de Lorraine.  
Voir : <http://ecritures.univ-lorraine.fr/membres/titulaires/halen-p>

<https://univ-lorraine.academia.edu/PierreHALEN>

Il est responsable du site :  
<http://mukanda.univ-lorraine.fr/>  
où s'accumule une abondante  
documentation bibliographique  
concernant l'Afrique centrale